

Itinéraire de St. Louis à l'Oregon ou à la Californie.

Oregon-City, 16 octobre 1850.

Monsieur,

La considération des souffrances qu'ont éprouvées les dernières émigrations par terre, pour l'Oregon, ou la Californie, me détermine à vous envoyer la direction suivante sur les moyens et précautions à prendre avant de s'abandonner dans ces routes immenses et désertes, où déjà tant de voyageurs ont trouvé la mort.

Il s'agit d'abord, pour ce voyage, d'être rendu à St. Louis, où l'on prend le steamboat jusqu'à West port, et mieux j'irai à St. Joseph, un peu plus haut dans le nord. West port sur le Missouri, est à 500 milles de St. Louis; c'est une petite ville frontrière du territoire des Sauvages.

A quelques jours de la fourche du sud, on traverse à la nage ou en canots de buffle, la Fourche à la Ramée, l'un des principaux tribulaires de la plaine. Quelques indiens Shosones, reste de la puissante nation des Shonons de la Rivière-Rouge, habitent les bords de cette rivière. Ces Sauvages sont doux et honnêtes. On trouve encore sur cette même rivière le Fort la Ramée.

Enfin, à une vingtaine de jours plus loin, à l'extrémité de l'immense plaine aride, s'élevaient les Montagnes Rocheuses (Rocky Mountains), les limites du monde atlantique. Le passage en est presque imperceptible; il a de cinq à vingt-cinq milles de largeur, et quatre-vingt de longueur. On calcule que ces montagnes ont de 20 à 24,000 pieds au dessus de la mer atlantique, au passage même (South pass), elles s'élevaient au moins à 8 000 pieds.

Les débris de la dernière caravane viennent d'arriver; le reste a péri tant du choléra que des fièvres, et de la faim. Deux français, qui font partie des arrivants, m'assurent que eux et sept ou huit autres américains de leur compagnie, n'ont presque vécu, pendant l'espace de cinq semaines, que de noisettes et de noix sauvages; et, comme les français n'ont rien de tout, même de leur propre malheur, ils ajoutent: "et puis encore par dessus, arriva la dysenterie pour faciliter la digestion!"

L'affluence californienne commence à déborder chez nous. Depuis peu de jours, quatre bâtiments remplis de passagers, sont entrés dans nos eaux. On se hâte de fuir la terre des déceptions, du désordre et de l'incendie.

Après quelques jours de marche le long de la Plaine, on arrive dans les plaines des buffles. Ces animaux sont encore une ressource pour le voyageur. On fait cuire leur viande avec leur fiente sèche que l'on trouve dans les prés; car le bois manque sur les bords de la Plaine. Les loups étant aussi très nombreux en cet endroit, on ne laissera rien à la disposition pendant la nuit. On passa à gué la fourche ou jonction du sud de la Plaine. Toute cette région jusqu'aux grandes montagnes n'est qu'une bruyère, un désert de sable, de rochers, où l'on trouve peu d'eau, et où il faut par conséquent avoir soin d'en faire provision, quand on en rencontre, pour plus d'un jour. Les serpents à sonnettes pullulent à peu près sur toute cette étendue; mais la providence a fait croître la racine spécifique qui sert aux Sauvages pour se guérir de cette si dangereuse morsure.

Enfin, à une vingtaine de jours plus loin, à l'extrémité de l'immense plaine aride, s'élevaient les Montagnes Rocheuses (Rocky Mountains), les limites du monde atlantique. Le passage en est presque imperceptible; il a de cinq à vingt-cinq milles de largeur, et quatre-vingt de longueur. On calcule que ces montagnes ont de 20 à 24,000 pieds au dessus de la mer atlantique, au passage même (South pass), elles s'élevaient au moins à 8 000 pieds.

Les débris de la dernière caravane viennent d'arriver; le reste a péri tant du choléra que des fièvres, et de la faim. Deux français, qui font partie des arrivants, m'assurent que eux et sept ou huit autres américains de leur compagnie, n'ont presque vécu, pendant l'espace de cinq semaines, que de noisettes et de noix sauvages; et, comme les français n'ont rien de tout, même de leur propre malheur, ils ajoutent: "et puis encore par dessus, arriva la dysenterie pour faciliter la digestion!"

L'affluence californienne commence à déborder chez nous. Depuis peu de jours, quatre bâtiments remplis de passagers, sont entrés dans nos eaux. On se hâte de fuir la terre des déceptions, du désordre et de l'incendie.

Après quelques jours de marche le long de la Plaine, on arrive dans les plaines des buffles. Ces animaux sont encore une ressource pour le voyageur. On fait cuire leur viande avec leur fiente sèche que l'on trouve dans les prés; car le bois manque sur les bords de la Plaine. Les loups étant aussi très nombreux en cet endroit, on ne laissera rien à la disposition pendant la nuit. On passa à gué la fourche ou jonction du sud de la Plaine. Toute cette région jusqu'aux grandes montagnes n'est qu'une bruyère, un désert de sable, de rochers, où l'on trouve peu d'eau, et où il faut par conséquent avoir soin d'en faire provision, quand on en rencontre, pour plus d'un jour. Les serpents à sonnettes pullulent à peu près sur toute cette étendue; mais la providence a fait croître la racine spécifique qui sert aux Sauvages pour se guérir de cette si dangereuse morsure.

Nos événements politiques, et nos chroniques locales ne forment pas matière à un bien long exposé; tout se borne d'une part, pour le moment, à la nomination de Rev. M. Spalding en qualité d'Agent pour les Sauvages; et de l'autre à l'arrivée de dix Juifs en Oregon. Le Cabinet administratif n'a sans doute pas prévu qu'en confiant cette charge à M. Spalding, il exposait le ministre méthodiste à être massacré par les Cayons, chez lesquels il doit fixer sa résidence, et qui l'abhorrent, et que par là il ouvrirait la voie à une nouvelle guerre chez ces peuplades. Quelques amis de M. Spalding lui conseillent prudemment de renoncer à sa charge; mais il n'y paraît pas disposé. En brave qu'il est, il sollicite dans ce moment, du gouverneur, l'avantage de se faire pacifiquement accompagner par des soldats bien armés; ce qui est un procédé assez étrange pour un si zélé apôtre de l'Évangile. Le Gouverneur s'est contenté de rire ne se demandant. Maintenant M. Spalding, qui craint tout comme un autre, et plus qu'un autre pour sa peau, hésite, s'agite, s'inquiète, et enfin, est sur le point de renoncer. Quant à nos descendants des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, nous les voyons sans trouble s'établir près de nous, bien persuadés qu'ils ne feront pas de prosélytes, et que l'Oregon ne sera pour eux, comme les autres parties du monde, qu'un lieu momentané de repos dans leur continuelle pérégrination. Selon eux toutefois, ils vont définitivement choisir une patrie en Amérique, où ils rétabliront les Synagogues et le temple commun. Mais pour eux, hélas, la place ailleurs, la place est prise, c'est trop tard.

Mgr. Demers a écrit de Paris dernièrement pour expédier les actes par lesquels Rome transfère l'Évêché de Walla Walla à Nesqueally. Le Siège de Walla Walla reste momentanément vacant, et le diocèse est sous l'administration de l'Archevêque d'Oregon-City. Mgr. Demers était sur le point de passer en Angleterre, en Irlande, puis en Belgique. Quoiqu'il n'ait pas annoncé son retour, nous espérons qu'il ne se fera pas attendre bien longtemps.

Votre dévoué serviteur, F. J. CÉNAS, PRR. Missionnaire.

VARIÉTÉS.

Les Romans et le Communisme.

Le communisme a été long-temps un rêve jeté dans le monde par quelques imaginations vagabondes et poétiques. Il n'aspirait point à sortir de l'idéal pour prendre la place d'une forme sociale existante. S'il a été essayé et si l'a été (si vous doutez, interrogez l'Allemagne), sa hideuse figure, ses orgies et son despotisme final ont amené contre lui une réaction prompte et terrible; ses propres excès ont produit sa ruine, et les égaux de nos jours auraient, s'ils pouvaient triompher, le sort des anabaptistes, leurs devanciers et leurs pères, mais seulement un peu plus vite. Jean de Løyle n'aurait pas le temps de se faire roi de Sion. Le communisme a peu de chances de régir le monde, et il le sait fort bien, mais il n'ignore pas que si gouverner lui est impossible, saper la société dans ses fondements n'est pas au-dessus de ses forces; et il a tenté cette œuvre, il la poursuit, et il doit espérer encore d'atteindre un but qu'il ne dissimule pas.

Le communisme manie une arme terrible, la corruption; il sait ce qu'il fait, il attaque aujourd'hui encore, en plein tribunal, la base de la société et de la famille, le mariage, parce que de longue main, il a su trouver des alliés puissants, habiles spirituels, les romanciers; à l'aide de ces amis connus ou inconnus, discrets ou indiscrets, téméraires ou prudents, telle porte qui se serait fermée d'elle-même devant lui s'est ouverte à deux battants devant le roman; telle que le chaste d'officiel, il apparaît en son costume véritable et officiel, le reçoit comme un ami de la maison s'il se présente en habit noir ou en robe de soie éclatant ou Engène Sue ou George Sand. Parfois, comme livre, il fait peur; comme humble feuilleton, il a ses entrées; et, profitant de son heureuse ruse, le voilà courant du cabinet de Monsieur au boudoir de Madame, à la chambre de Mademoiselle, récrétant le laquais somnolent, la cameriste avide d'une nouvelle de son écrivain chéri, et enfin, entrant au collège du petit frère, couverture ignorée des marions de la sœur. Avec le feuilleton, le roman est partout, oserai-je le dire! le presbytère même le reçoit, et je crains bien fort que les enfants de chœur ne l'apellent. En vain est-il taxé, il connaît son prix, il paie la taxe et va son chemin. Ne sait-il pas qu'il endort et qu'il réveille? Peut-il douter qu'il ne soit le bien venu de tous? Eh! mon Dieu, dans ce pays de représentation, il est des gens qui lisent le feuilleton avant l'assemblée.

Et bien! qu'est-ce que le roman? En lui-même, ce n'est pas une chose plus mauvaise qu'une autre chose; elle a le tort d'être futile, légère, cette chose, de prendre la place de choses graves, sérieuses, utiles; mais le roman vaut l'idylle, le vaudeville, le proverbe, le drame, etc., etc., toutes ces compositions de littérature secondaire qui n'ont pas grande valeur. Il a en un malheur, c'est qu'on a abusé de lui, on s'est servi de lui pour une fin perverse et mauvaise: il prêtait essentiellement à cet usage par nature; n'est-il pas léger, facile? Ne s'adresse-t-il pas au cœur? Ne stimule-t-il pas la passion? Ne l'a-t-on pas aimé dès sa naissance, surtout parce qu'il est par excellence libre, sensualiste, cynique au besoin, parce qu'il doit chasser l'ennui, chatouiller vos peuchants, réveiller nos sens? Avec ces dispositions natives, n'est-il pas le livre des désœuvrés, des fatigués, des illettrés, des badauds, des femmes oisives, riches, pauvres, nerveuses, sottes, blasées, innocentes, ignorantes, ennuyées; et quelle est la femme qui ne redoute pas l'ennui? et quelle est la femme qui ne cherche pas les émotions? quelle est la femme qui n'a pas ou ne se croit pas des nerfs? N'est-il pas le livre du château et de la chaumière, du houndoir et de l'antichambre?

Un mot de l'histoire du roman révélera sa destinée. Chez les Grecs il est lascif, chez les Orientaux on le retrouve philosophique, religieux, rêveur, poétique, fantastique, voluptueux; en Europe, il se confond d'abord avec les premiers chants des bardes et des trouvères, il suit les âges de la civilisation et la passion des peuples; aussi est-il héroïque, naïf, graveleux, il redit le doute avec Rabelais, il se change en satire sous la main de Scarron; s'il garde un maintien honnête avec Mlle de Scudéry, avec Mme de la Fayette, il le perd avec l'abbé Prévost et finit par devenir dégoutant de cynisme entre les mains de Crébillon, fils de Diderot, de Louvet et du marquis de Sade; Rousseau, Marmontel, Montesquieu, Voltaire et Diderot se sont emparés du roman au nom du philosophisme et l'ont fait servir, instrument docile, au triomphe de leurs idées. Fénelon avait caché la cri-

tique du grand siècle sous cette même forme que Thomas Morus avait employée tout aussi bien que l'auteur de la Cité du Soleil et que les autres utopistes. A l'aide du roman, c'est-à-dire, de la fiction, tout pensée, bonne ou mauvaise, a passé, s'est présentée dans le monde et y a fait fortune. La Nouvelle Héloïse et l'Émile ont bien autrement popularisé les sophismes de Jean-Jacques, que tous les traités dogmatiques, que toutes les discussions possibles. La conviction est entrée dans les esprits comme la corruption s'est introduite dans les mœurs par le cœur; l'humanité raisonne peu et sent beaucoup.

Au dix-neuvième siècle, le roman a snivi sa destinée, il a été tout à tour une arme offensive et une arme défensive; mais il faut le dire, la lance a été bien autrement maniée que la bouclier. Elle a percé facilement la cuirasse et frappé au cœur notre pauvre société. Il devait en être ainsi. Par elle-même, l'arme est mal disposée pour la défense, elle ne se prête pas à la parade; de cet acier-là, le plus habile ouvrier ne tressera jamais une solide cotte de mailles.

Si je passais en revue les combattants des deux camps, je n'aurais à constater d'un côté que des efforts inutiles quoique courageux et que des succès de l'autre? Succès honteux, faciles, acquis au prix de l'honnêteté, de l'honneur, mais acquis cependant et produisant avec éclat, avec puissance: triste triomphe que celui dont les trophées souillés de fange s'élevaient sur les ruines du beau, du grand et du vrai!

Le communisme n'étant que la négation des principes de la société, telle que l'a faite le christianisme, a dû procéder et a procédé en effet ainsi: ruiner la base de cette société, de cette société reposant sur la religion, la famille et la propriété, il a été conduit nécessairement à déclarer la guerre à ces trois grandes choses. Ainsi a-t-il fait.

Dans ces écoles variées, et parfois disparates, il a dogmatiqué; mais ses traités, et il le savait bien, n'avaient qu'une valeur de traités, n'allaient qu'à un petit nombre de lecteurs; il avait devant lui des modèles à suivre, bien plus que des modèles, une œuvre commencée à son profit; il a imité et continué.

Au dix-huitième siècle, le roman avait été un levier puissant; pourquoi le roman quitterait-il son rôle au siècle suivant? Si son action avait été utile aux démolisseurs, ne le serait-elle plus aux niveleurs? Déjà il avait amené le doute, l'indifférence, la haine, la corruption, pourquoi ne frapperait-il plus la société dont il avait presque ébranlé les fondements. S'il avait sapé le dogme et la morale, pourquoi ne tenterait-il pas de les renverser entièrement? Et après ce grand renversement pourquoi ne reproduit-il pas les doctrines nouvelles? Le communisme n'a eu garde de répudier la succession du philosophisme; elle lui appartenait, il l'a prise. Dans cette succession immonde se trouvait le roman, et le roman du dix-neuvième siècle a continué, perfectionné le travail de son père. Comment?

Je chercherai à le montrer dans quelques articles.

ALPHONSE DE MILLY.

M. le vicomte Chifflet publie la note suivante dans son excellent petit journal la Vérité populaire:

REMÈDE CONTRE LA RAGE.

Prenez les coquilles de dessous d'huitres mûres; ce sont celles dont le poisson a un bord

TRUILLÉTON.

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES.

1793.—1848.

(Première partie, 1793.)

(Suite.)

Il faudrait qu'ils nient le diable dans le corps pour s'occuper de nous par ce joli temps, disait Baptistin en voyant ses larges épaules pour recevoir plus commodément la pluie qu'il inondait, ce qui ne l'empêchait pas de profiter des éclairs pour ne pas s'écarter du bon chemin.

Tout à coup il pousse une exclamation surchargée d'un juron que ne peut contenir le respect qu'il avait pour ses maîtres: Je ne vois plus les grands arbres! s'écria-t-il; il ne sont ni à droite ni à gauche; où diable sommes-nous? Nous sommes égarés?... dit le marquis de Saverney d'une voix interrogative en se retournant vers Baptistin.

Ma foi, monsieur le marquis, ça m'en a tont l'air. Nous ne pouvons nous être trompés de beaucoup, dit Henri en se rapprochant.

C'est selon; j'ai idée que nous avons trop appuyé sur la gauche et que nous allons droit sur les frontières.

Alors, tournons à droite.

Attendons plutôt un éclair, observa Henri. D'autant plus qu'ils ne sont pas rares.

Il y eut alors entre les voyageurs quelques instants de silence. On attendait un éclair du ciel; au milieu de l'orage, c'est la lune protectrice qui conduisit les égarés.

Mlle de Saverney, elle, s'était laissée tomber sur le revers d'un fossé. Ses pieds la brûlaient comme si elle eût marché sur des charbons ardents.

Enfin, il arriva cet éclair, et il leur montra qu'heureusement ils ne s'étaient pas bien éloignés de leur route. La petite troupe se remit en marche; Jeanne était appuyée sur le bras de son frère...

Enfin, traînant après eux une houe épaisse, trempés de pluie, épuisés de fatigue, ils arrivèrent à cette maison tant désirée où les attendait l'asile de la reconnaissance et du souvenir. Malgré l'obscurité régnante de la nuit, ils appercurent devant eux la maison de M. Bressieux, blanche et calme comme le phare protecteur qui luit dans la tempête. A quelques pas de la maison s'élevaient de beaux châtaigniers; les voyageurs y cherchèrent un abri, mais les arbres étaient tellement chargés d'eau et secoués par le vent, qu'ils n'étaient d'aucun secours. Mlle de Saverney, adossée contre un de ces arbres, tremblait de tous ses membres; ses dents claquaient, et sa marche avait été si rapide que les gouttes de

sueur se confondaient sur son visage avec les torrents de pluie qui l'inondaient. Le vieux marquis était auprès d'elle, et avait appuyé sur son épaule la tête pâle et frissonnante de la jeune fille. Grégoire et Baptistin fusaient le guet.

Pendant ce temps le comte Henri de Saverney alla frapper à la porte; l'impatience et la joie de l'arrivée devaient son cœur. Il frappa plusieurs fois inutilement.

Au bout d'un quart d'heure seulement, on entra ouvrit la porte avec précaution: Qui est là? demanda-t-on.

Quelqu'un qui veut parler sans retard à M. Bressieux.

Il est à Marseille, répondit la même voix en faisant mine de refermer la porte; le jeune homme devina le mouvement.

Mlle Bressieux... dit-il avec inquiétude. Elle est conclue, elle dort. Dieu soit loué!... s'écria Henri en poussant la porte.

Mais... citoyen... je t'ai... dit... que... la... citoyenne... Bressieux dormait.

Eh bien réveillez-la; et dites lui que le comte de Saverney désire lui parler sur l'heure, et qu'il lui demande asile pour 24 heures avec son père et sa sœur.

La vieille était si loin de s'attendre à ce mouvement de prise en possession, qu'elle recula avec effroi.

Vite! vite, ma bonne femme, reprit Henri en lui mettant dans la main une pièce de monnaie, allez prévenir Mme Bressieux; car il fait un temps horrible et nous sommes gelés.

La vieille prit son flambeau et laissa le comte dans la plus complète obscurité.

Un quart d'heure s'était écoulé et la vieille n'était pas redescendue. Ce quart d'heure parut un siècle à Henri.

Enfin une lumière parut au bout de l'escalier; c'était la vieille qui redescendait; La citoyenne est désolée, dit-elle, mais ce que vous lui demandez est impossible.

Impossible! s'écria Henri d'une voix altérée; Mme Bressieux vous a dit que cela était impossible?... et vous lui avez dit que c'était le marquis de Saverney qui frappait à sa porte! le marquis de Saverney qui lui demandait asile!

La citoyenne regrette beaucoup... Cela ne se peut pas!... interrompit Henri d'une voix brève et violente. Et il s'élança dans l'escalier.

Mais, citoyen... monsieur... la citoyenne est couchée, vous ne pouvez pas... citoyen... on ne monte pas.

La vieille eut pu continuer longtemps à parler, car le comte Henri était déjà en haut de l'escalier. Il ouvrit la première porte qui se trouva devant lui; cette porte donnait dans un anti-chambre; il en ouvrit deux autres, puis une troisième et il se trouva en face de Mme

Bressieux. Lorsqu'on l'avait prévenue de l'arrivée du comte de Saverney, elle s'était levée, attendant avec inquiétude l'effet que produirait son honteux refus.

En voyant la porte s'ouvrir et le comte paraître, elle devint blanche comme les draps de son lit.

Cela est-il vrai, madame? dit le jeune homme dont la voix tremblait entre ses dents serrées; est-il vrai que vous refusiez au marquis de Saverney, à son fils et sa fille, l'asile qu'ils viennent vous demander?

Mme Bressieux ne répondit pas. Répondez-moi donc, madame, reprit le comte, répondez-moi donc! car il faut que je l'entende de votre bouche pour le croire.

Mon mari est absent, murmura Mme Bressieux, et... dans... votre... intérêt... car... car... Henri, les bras croisés, appuyé contre la porte de la chambre qui était restée ouverte, l'écoutait froidement parler.

Mme Bressieux, le voyant ainsi se faire: repartit assurance: Le comte de surveillance est d'une rigueur qu'on ne saurait imaginer; chaque jour, chaque nuit, il ordonne des visites domiciliaires.

Et nos têtes sont proscrites, interrompit le jeune homme avec une amère ironie.

Dans une heure tout le village saurait que vous êtes ici, et nous serions perdus sans pouvoir vous sauver.

Ah! soyez sans inquiétude, madame, je ne suis pas venu pour vous contraindre à une hospitalité qui vous effraie; mais j'ai voulu voir de mes propres yeux Mme Bressieux devant